

J'voudrais bien, mais j'peux point...

Annie Cordy philosophe ?

La bonne du curé

Paroles : Charles Leval.

Musique : Tont Montoya, Tony Roval — Editions Intersong

J'voudrais bien mais j'peux point
C'est point commode d'être à la mode
Quand on est bonn' du curé
C'est pas facile d'avoir du style
Quand on est un' fille comm' mwè
Entre la cure et les figures
Des grenouilles de bénitier
La vie est dure quand on aim' rigoler

{Refrain :}

Mais quand le diable qu'est un bon diable me tire par les pieds
Ça me gratouille, ça me chatouille, ça me donn' des idées
J'fais qu'des bêtises derrièr' l'église
J'peux point m'en empêcher
Dieu me pardonne j'suis la bonn' du curé.

J'voudrais bien mais j'peux point
Je voudrais mettre un' mini jupette
Et un corsage à trous trous,
Mais il parait que pour fair' la quête
Ça ne se fait pas du tout
Quand je veux faire un brin de causette
Avec les gars du pays
J'file en cachette derrièr' la sacristie.

{Refrain}

J'voudrais bien mais j'peux point
Quand c'est la fête j'en perds la tête
J'voudrais ben aller danser
J'voudrais monter en motocyclette
Pour me prom'ner dans les prés
Et qu'un beau gars me compte fleurette
Avec des disqu's à succès
Car les cantiques ça n'vaut pas Claude Françwè

{Refrain}

La la la la la la

Ah la la, depuis qu'ai vu ce Claude Franwè
Mais v'là t'y pas que j'me prends pour une Claudette
Et que j'te balance mon pied à droite, mon pied à gauche
M'sieur le Curé m'a dit que j'irai en enfer
Oh ben, j'en ai rien à faire
J'irai danser quand même, même si monsieur le curé veut point.
La la la la la la

Le désir... (« *J'voudrais* »)

La loi qui l'entrave, l'empêche... (« *J'peux point* » : à noter le niveau de langue « précieux » du « *point* »... niveau de langue de ceux qui dominent dans la société... le vulgaire dira « *j'peux pas* »)

À moins que le « *J'peux point* » soit l'expression d'une incapacité de la locutrice de passer du désir à la réalisation du désir et non d'une interdiction... Mais le contexte, le reste de la chanson oriente vers l'autre interprétation : une entrave légale ou morale... une entrave *sociale*.

« *J'peux point m'en empêcher* »... Vieille question philosophique : l'être humain fait-il volontairement le mal ? Est-il méchant volontairement en faisant le mal pour lui-même, en le voulant ? ou est-il amené au mal en partie « à son corps défendant »... soit qu'il agisse mal par ignorance du bien (ou par bêtise en prenant le mal pour un bien... Ici « le diable » est vu comme « un bon diable ») — soit qu'il agisse sous la domination d'une puissance mauvaise qui le domine (diable, pulsion...)

Platon considérait que nul ne fait le mal volontairement.

Et qu'est-ce que le mal ? ce que les autorités dans la société définissent comme « mauvais » ? au nom de leurs « valeurs » ? n'est-ce pas arbitraire et contestable ? Au 19ème siècle, le philosophe allemand Nietzsche considérera que la « morale » doit être contestée, ainsi que les valeurs.

« *La vie est dure quand on aime rigoler* » : la vie est-elle bien faite ? l'existence a-t-elle du sens ou est-elle absurde ? Vivons-nous pour ne pas être heureux (mais comment cela serait-il justifiable si la vie a été voulue par un Créateur bon ? ce que doit croire un curé autant que sa bonne...). À moins que le bonheur, la joie, ne doivent pas être recherchés dans le plaisir, ou dans des plaisirs à considérer comme « *bas* »... *indignes*... C'est en tout cas ce que croient les autorités de la bonne du curé — ou ce qu'ils cherchent à lui faire croire...

À noter le revirement final dans l'ultime partie (narrée) de la chanson : la bonne devient capable de prendre sa vie en main et de se libérer du joug moral qui pesait sur elle.

Que de questions sérieuses ! *philosophiques*... et même *théologiques*.

Pour élargir : le conatus du philosophe Spinoza (1632-1637)

Pour bien choisir, un élève de cinquième proposait la méthode suivante : « voir si le choix peut nous épanouir. » C'est celle de notre bonne du curé à la fin de la chanson, dans la partie narrée.

C'est fort proche d'un aspect essentiel de la philosophie de Baruch Spinoza. Pour lui, l'être humain est marqué par un « conatus », littéralement un « effort » pour persévérer dans ce qu'il est et même augmenter ce qu'il est, se déployer, réaliser ses potentialités (sa « puissance »). L'être humain est une dynamique.

Il est intéressant de remarquer que, chez Spinoza comme chez saint Ignace de Loyola (1491-1566), la **joie** est le signe qui accompagne le fait que l'être humain est influencé positivement par ce « conatus » qui l'amène à exister davantage. Spinoza invite à refuser les « passions tristes » (rancœur, tristesse, jalousie, désespoir, dégoût, peur, colère, remords, obsession, haine, regret...) parce qu'elles n'augmentent pas notre puissance d'agir.

« La connaissance du bon et du mauvais n'est rien d'autre qu'un sentiment de joie ou de tristesse, en tant que nous en sommes conscients » (Spinoza, L'Éthique).

« La Joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection. » (Idem)

« Nous venons de voir que l'esprit peut subir de grands changements, et passer tantôt à une perfection plus grande, mais tantôt à une moindre ; et ces passions nous expliquent les sentiments de la Joie et de la Tristesse. Par Joie j'entendrai donc dans la suite la passion par laquelle l'esprit passe à une perfection plus grande ; par Tristesse, au contraire, la passion par laquelle il passe à une perfection moindre. » (Idem)

« Passion » vient du latin « pati » (du grec « pathein ») = subir, souffrir (cfr « patience »). La « passion » s'oppose à « l'action » : la passion, c'est ce qu'on ne maîtrise pas à l'intérieur de soi, ce que l'on subit intérieurement, en positif comme en négatif : émotions et sentiments (colère, le désir, la joie, la tristesse, l'amour, la frustration, le dégoût, le goût...).

« La gaieté, écrit-il dans L'Éthique, ne peut être excessive, mais est toujours bonne ; la mélancolie, au contraire, est toujours mauvaise. »

Les émotions négatives (qu'il appelle « les passions tristes ») ne sont le signe de rien de bon et ne mènent à rien de bon. « La satisfaction intérieure est en réalité ce que nous pouvons espérer de plus grand. »

Une phrase tirée de L'Éthique pourrait « libérer » la bonne du curé qu'incarne Annie Cordy : « Ce qui fonde l'effort, le vouloir, l'appétit, le désir, ce n'est pas que nous jugeons qu'une chose est bonne ; mais, au contraire, on juge qu'une chose est bonne parce qu'on y tend par l'effort, le vouloir, l'appétit, le désir. »

Une formulation plus simple de cette dernière phrase est souvent donnée : « [Nous ne désirons pas une chose parce que nous la jugeons bonne, mais nous la jugeons bonne parce que nous la désirons.](#) » ou "On n'aime (désire) pas une chose parce qu'elle est bonne, une chose est bonne parce qu'on l'aime (la désire)"

[Une page web synthétique au sujet de Spinoza](#)